

MOURAD BOUKELLA[\*]

## Rente foncière, relations agriculture-industrie et dynamique du capitalisme dans la pensée ricardienne

La question posée ici est la capacité de la théorie ricardienne de l'accumulation du capital à constituer le point de départ d'une analyse permettant d'éclairer le problème de l'articulation agriculture-industrie dans une perspective d'accumulation du capital.

S'agissant du rôle de l'agriculture dans l'accumulation, il semblerait que les analyses de D. Ricardo soient en rupture par rapport aux conceptions ayant dominé tout le XVIIIème siècle occidental.

1. Les économistes du XVIIIème siècle reconnaissaient unanimement à la terre cette propriété absolue de pouvoir satisfaire non seulement les besoins de ceux qui la cultivent, mais aussi, par la voie de l'échange et de la circulation, d'un nombre beaucoup plus grand de ceux employés à d'autres activités. Généreuse la terre était considérée comme la plus importante, sinon la seule source de richesses.

Ces analyses sur la générosité de la terre, Ricardo en a renversé les termes puisque pour lui, la terre se caractérise plutôt par son avarice absolue contre laquelle les hommes doivent lutter et arracher, par le travail, les subsistances nécessaires à la survie. A mesure que les hommes se multiplient, de nouvelles terres doivent être défrichées et mises en culture, et l'effort à fournir pour obtenir les subsistances nécessaires devient plus intense. Les terres cultivables étant de moins en moins fertiles et naturellement limitées, ce processus de lutte détermine une évolution de l'économie vers un état stationnaire, c'est-à-dire une cessation de l'accumulation.

2. A priori, un tel raisonnement – fondement du pessimisme de Ricardo – ne peut s'appliquer que pour une "société primitive" où le travail de la terre est l'activité dominante. Il ne peut être valable, en l'occurrence, pour une économie industrialisée. La thèse de Ricardo est d'autant plus surprenante que cet auteur a vécu un contexte économique et social de l'après-Révolution Industrielle. C'est justement là le 2ème point de rupture de Ricardo avec ses prédécesseurs et ses contemporains : le développement du secteur industriel ne modifie en rien la marche de l'économie vers un arrêt de la croissance ; les conditions de production dans l'agriculture déterminent une baisse de plus en plus forte des revenus du capital industriel et agricole jusqu'au point où l'accumulation du capital social ne peut plus se poursuivre.

Nous exposerons dans un 1er temps l'argumentation théorique de Ricardo justifiant ce rôle négatif de l'agriculture dans l'accumulation (section I), puis nous présenterons les propositions de politique économique qui découlent de l'analyse (section II), pour enfin examiner les limites de la théorie ricardienne (section III).

## Section I : Rente foncière et accumulation du capital

L'analyse de l'articulation – agriculture-industrie chez Ricardo peut être formulée en un modèle construit par Carlo Benetti<sup>[1]</sup> à partir de l'exposé de la théorie ricardienne de la rente foncière.

### I. Les hypothèses du modèle

1. L'économie analysée, supposée fermée, est conçue comme forme pure d'organisation sociale ; l'échange et le salariat y sont généralisés ; la concurrence entre les capitaux y est pure et parfaite.

Dans cette économie, les terres sont appropriées par une classe de propriétaires fonciers distincte de la classe des capitalistes et de celle des travailleurs.

2. Du point de vue de l'activité productive, cette économie est composée d'un nombre  $n$  de branches produisant les marchandises  $i$ ,  $i = (1, n)$ . L'indice 1 représente la branche agricole, au niveau de laquelle est produite une seule marchandise, le blé.

3. Les quantités produites par chaque branche, exprimés  $X_i = X_1, X_2, \dots, X_n$  sont connues.

4. Dans toutes les branches, la rémunération du travail est avancée comme capital sous forme de biens-salaires d'origine agricole, exclusivement le blé. Le taux de salaire, c'est-à-dire le prix, en termes de subsistance, de l'unité de travail est alors donné et fixé pour l'ensemble des salariés au minimum de subsistance.

5. Sont également données les conditions de production (les techniques de production) de chaque marchandise, conditions exprimées  $X_{ij}$ ,  $i = (1, n)$ ,  $j = (1, n)$ . Les conditions de production agricoles ont cette particularité (par rapport à la production industrielle) que la marchandise qui y est produite, le blé, ne nécessite pour sa production que du blé. C'est l'hypothèse fondamentale d'homogénéité physique du capital et du produit dans la branche agricole ; input et output sont des quantités physiques différentes de la même marchandise : le blé. Cette hypothèse permet à Ricardo d'exprimer le surproduit de la branche (et sa répartition) en quantités physiques, indépendamment des valeurs d'échange.

6. Enfin, à ces hypothèses s'ajoute un postulat admis par tous les économistes classiques et qui peut s'énoncer ainsi : les prix relatifs de toutes les marchandises, exprimés  $P_i$ ,  $i = (1, n)$ , s'ajustent entre eux de manière telle que le capital engagé dans toutes les branches est rémunéré à un taux de profit uniforme ( $r$ ). C'est la règle de l'uniformité

du taux de profit, résultant de la concurrence entre les capitaux. La concurrence assure ainsi la répartition des capitaux entre les différentes branches en fonction des besoins de la société.

## II. Exposé du modèle

1. Dans une première phase du développement capitaliste où l'accumulation du capital dans l'agriculture est faible par rapport aux quantités de terres disponibles, seules les terres les meilleures et les mieux situées sont mises en culture (terres A). Sur la base des hypothèses et du postulat fondamental indiqués, le système des prix relatifs peut s'exprimer ainsi :

$$(x_{11}^A p_1) (1 + r) = x_{11}^A p_1$$

$$(x_{21} p_1 + x_{22} p_2 + \dots + x_{2n} p_n) (1 + r) = x_{21} p_1$$

$$(x_{n1} p_1 + x_{n2} p_2 + \dots + x_{nn} p_n) (1 + r) = x_{n1} p_1$$

Ce système à  $n$  équations et  $n + 1$  inconnues (les  $n$  prix et le taux de profit  $r$ ) est déterminé dès lors que l'on se donne  $p_1 = 1$ , c'est-à-dire lorsqu'on fixe le prix du blé comme numéraire. On aura alors un système à  $n + 1$  équations et  $n + 1$  inconnues.

- La spécificité de la première équation (branche agricole) réside dans le fait que le capital qui y est engagé se résoud exclusivement en blé. Il en résulte que, contrairement aux autres branches, le taux de profit dans cette branche est déterminé indépendamment des prix, suivant la formule :

$$r = \frac{x_{11}^A - x_{11}^A}{x_{11}^A}$$

C'est une autre manière de dire que le taux de profit dans l'agriculture est déterminé indépendamment des conditions de production prévalant dans toutes les autres branches. Seule une modification des conditions de production agricoles peut le faire varier.

- Le taux de profit dans l'agriculture étant déterminé, celui-ci tend, par le jeu de la concurrence, à s'imposer à l'ensemble des autres branches comme taux général de profit. C'est donc le profit du fermier qui détermine le profit des autres capitalistes. Il suffit pour cela de se rappeler que toutes les autres branches utilisent du blé comme capital (biens-salaire) :

"Il s'ensuit, écrit P. Sraffa, que si un taux uniforme des profits doit prévaloir dans toutes les activités, ce sont les valeurs d'échange des produits des autres activités, rapportées aux capitaux qu'elles utilisent en propre (c'est-à-dire par rapport au blé), qui doivent s'ajuster de manière à établir un taux de profit identique à celui qui s'est formé dans la culture du blé ; dans cette dernière activité, en effet, aucune variation

de valeur ne peut affecter le rapport du produit au capital, puisque c'est la même marchandise qui compose l'un et l'autre" [2].

– D'autre part, l'équation traduisant la production du blé ne fait pas apparaître de rente foncière : tout le surproduit agricole se résoud ici en profits accumulés par le fermier capitaliste : surproduit (l) = profits (l) =  $r \cdot x_{11}^A$

La raison en est que, dans la première phase du développement capitaliste, la relative faiblesse du niveau de développement des forces productives (peu de capitaux engagés et population ouvrière peu nombreuse par rapport à la disponibilité des terres) n'incitent pas les fermiers à étendre la culture aux terres moins fertiles. Aucune rente ne peut être exigée sur les terres A. Ricardo démontre que seule la mise en exploitation de terres B moins fertiles fera apparaître une rente foncière.

2. De fait, à mesure que l'accumulation du capital se poursuit, c'est-à-dire que les profits sont réinvestis, celle-ci exige notamment l'emploi d'une population ouvrière de plus en plus nombreuse. Les besoins en alimentation de cette population exigent à leur tour la mise en culture de terres moins fertiles ou moins bien situées (terres B). Dès lors, le blé est produit suivant deux méthodes de production (les méthodes de production des autres branches restant inchangées) traduisant la difficulté relative de sa production. C'est la deuxième phase du développement capitaliste dont on peut exprimer le nouveau système des prix ainsi :

$$\begin{aligned} x_{11}^A p_1 (1+r) + R^A &= x_{11}^A p_1 \\ x_{11}^B p_1 (1+r) &= x_{11}^B p_1 \\ (x_{21} p_1 + x_{22} p_2 + \dots + x_{2n} p_n) (1+r) &= x_2 p_2 \\ (x_{n1} p_1 + x_{n2} p_2 + \dots + x_{nn} p_n) (1+r) &= x_n p_n \end{aligned}$$

Par rapport au précédent, ce dernier système contient une équation et une inconnue supplémentaires : il a donc une solution.

Les indices A et B représentent les deux qualités de terres retenues à titre d'illustration.  $R^A$  représente la fraction du surproduit prélevée par les propriétaires fonciers sous forme de rente sur la terre A.

La fertilité moindre des terres B s'exprime par le fait que sur ces terres, une même quantité de blé que celle produite sur A nécessite l'emploi

d'une quantité de capital (sous forme de biens-salaire par hypothèse) plus grande. En d'autres termes,  $X_{11}^A < X_{11}^B$ , ce qui traduit, pour un taux naturel de salaire constant, une productivité du travail plus faible en B. Il en découle que le taux de profit sur la terre marginale B est plus faible que celui qui prévaut en A.

Ce taux s'imposera aussi bien aux capitalistes ayant investi dans l'agriculture sur les terres A qu'aux investisseurs dans les branches industrielles, malgré la non modification des conditions de production dans ces branches. Il en résulte que dans l'agriculture, la baisse du taux de profit en A y fait apparaître une rente foncière égale à :

$$X_1^A - X_{11}^A (1+r).$$

Il est alors bien clair que c'est la baisse du taux de profit, liée à la difficulté de production sur la terre marginale, qui donne naissance à la rente. Celle-ci, revenu résiduel, est consécutive à la fertilité différentielle des terres mises en exploitation : il s'agit de la rente foncière différentielle[3].

Nous sommes ainsi dans une économie où, avec l'accumulation du capital, la rente foncière accaparée par les propriétaires fonciers a tendance à évoluer de manière progressive, tandis que les profits du capital sont rémunérés à un taux de moins en moins élevé. Ricardo relève ici un conflit d'intérêt entre les propriétaires fonciers et les capitalistes industriels et agraires qui paraît plus important aux yeux de l'auteur que le deuxième conflit d'intérêt qu'il identifie par ailleurs entre les capitalistes et les travailleurs salariés.

"Quelque étendu que soit un pays dont le sol est peu fertile, et où l'importation de subsistances est prohibée, écrit D. Ricardo, les moindres accumulations du capital y produiront de grandes réductions dans les taux de profits et causeront une hausse rapide de la rente"[4].

C'est par ce conflit d'intérêt que Ricardo établit une articulation entre l'économie et l'histoire : les propriétaires fonciers utilisent en effet leurs revenus à des dépenses somptuaires et non à des investissements productifs (accroissement des fonds de salaire) comme c'est le cas pour les propriétaires de capitaux. Par ce fait, l'économie capitaliste évolue, selon Ricardo, vers un état stationnaire, c'est-à-dire vers une phase de développement où l'accumulation ne peut plus se poursuivre sur une base élargie, étant donné la faiblesse du taux de rémunération du capital tout juste suffisant à renouveler les fonds de salaire[5].

## Section II : De l'économie politique à la politique économique

L'intérêt de cette théorie ricardienne de la rente est qu'elle fait apparaître le rôle négatif joué par l'agriculture dans l'accumulation : les conditions - naturelles - de production dans ce secteur sont telles qu'elles freinent la poursuite de l'accumulation des richesses dans l'ensemble de l'économie.

Cette thèse n'est cependant pas nouvelle dans la théorie économique classique. Elle avait été développée par Adam Smith, mais selon une démarche différente qu'il nous faut rappeler ici :

### a) La position d'A. Smith

Le point de vue de Smith sur la question se développe à partir des deux idées - forces suivantes :

- C'est le travail qui est la source de toutes les richesses des Nations,
- L'accroissement des richesses est dû à l'intelligence qu'on apporte à l'application de ce travail, mais aussi et surtout à la division du travail [6].

En d'autres termes, la décomposition d'un procès de travail quelconque, en spécialisant chaque travailleur dans un seul élément de la production, permet d'accroître le nombre des unités productives et partant la production de l'ensemble.

A. Smith note qu'à l'origine du progrès économique se trouvent les améliorations de la culture de la terre ; il montre ainsi le rôle déterminant joué par le surplus agricole ; historiquement, celui-ci a favorisé l'émergence des activités productives non agricoles :

"Quand, par l'amélioration de la culture de la terre... le travail de la moitié de la société devient suffisant pour fournir la nourriture à tous, l'autre moitié... peut être employée... à la satisfaction des désirs et des besoins de l'humanité" [7].

C'est le surplus agricole "qui produit la demande pour les autres biens et services que l'on peut se procurer avec l'offre supplémentaire de produits agricoles. Les industries se développent pour répondre à cette demande. L'accroissement de la population urbaine oblige l'industrie à produire toujours plus pour payer le supplément de nourriture qu'elle exige" [8].

Il y a là l'idée de la croissance du secteur agricole comme préalable et comme condition de la croissance ultérieure du secteur industriel : l'agriculture tout à la fois favorise la naissance et entretient le développement de l'industrie.

Cependant, la division du travail ne peut se développer selon le même rythme dans les deux principaux secteurs d'activité : elle est limitée dans l'agriculture par la nature même du procès de production agricole, tandis que ses possibilités sont infinies dans le secteur industriel. Aussi bien, les forces productives ne peuvent être poussées dans l'agriculture au même degré de développement qu'elles peuvent atteindre dans l'industrie.

Smith reverse ainsi la thèse physiocratique de la productivité exclusive de l'agriculture et met davantage l'accent sur le dynamisme potentiel du capital industriel dans sa forme manufacturière et sa plus forte tendance à l'accumulation par rapport au capital agricole.

Mais Smith perçoit une contrainte majeure au dynamisme du capital industriel : celle de la taille du marché de l'industrie. Pour lui, en effet, la division du travail est limitée par l'étendue du marché car :

"Si le marché est très petit, personne ne sera encouragé à s'adonner entièrement à une seule occupation, faute de pouvoir trouver à échanger tout le surplus du produit de son travail qui excède sa propre consommation, contre un pareil surplus du produit du travail d'autrui qu'il voudrait se procurer" [9].

Or, le secteur agricole constituait à l'époque de Smith le marché essentiel pour les produits industriels. Il devient alors clair que la production agricole ne pouvant s'accroître au même rythme que la production industrielle, l'industrie ne pourra écouler qu'une fraction de sa production à l'agriculture. Une surproduction industrielle se crée du fait de l'exiguïté du marché qu'offre l'agriculture. Celle-ci représente bien un frein à l'accumulation du capital industriel, et donc à l'accroissement des richesses des Nations.

Comme solution au blocage de l'accumulation nationale, A. Smith propose le recours à l'exportation des produits industriels excédentaires : l'agriculture de l'étranger est ainsi conçue comme débouché pour la production manufacturière anglaise ; c'est dans ce sens qu'A. Smith était favorable à l'extension du commerce avec les Colonies.

Au total, il apparaît que la division smithienne des relations agriculture-industrie a pour base théorique, non pas les conditions objectives de production dans les deux secteurs, mais la question des débouchés. Smith est resté manifestement prisonnier des mécanismes de marché les plus apparents (l'offre et la demande) dont il a tenté par ailleurs de se dégager en élaborant sa théorie de la valeur-travail.

## **b) La position de Ricardo**

Le grand mérite de Ricardo est justement d'avoir su quitter la sphère des échanges pour ramener l'analyse à la sphère de la production, ouvrant ainsi la voie à l'intelligence du fonctionnement du capitalisme.

En effet, la question des débouchés est entièrement évacuée par Ricardo, influencé par la fameuse loi de J. B. Say. Pour lui, l'évolution de l'économie capitaliste ne s'explique pas, comme chez Smith, par l'insuffisance des débouchés pour les produits industriels, mais par les difficultés de production de plus en plus grande dans l'agriculture, et la baisse du taux de profit qui en résulte. Autrement dit : la baisse du taux général des profits n'est pas consécutive à la concurrence entre les capitalistes pour trouver des débouchés à leur production ; elle s'explique par les difficultés naturelles inhérentes à la production agricole (loi des rendements décroissants). De ce fait, Ricardo n'aboutit pas aux mêmes propositions de politique économique qu'A. Smith.

Afin de faire reculer l'avènement de l'état stationnaire, Ricardo recommande l'utilisation de deux leviers économiques essentiels : l'introduction du progrès technique, et l'importation de denrées alimentaires.

1 – L'introduction du progrès technique dans l'agriculture permet d'élever la productivité du travail agricole (c'est-à-dire la réduction de la quantité de travail par unité de produit) et donc, le taux de salaire restant inchangé, de faire hausser le taux de profit. Cependant, cette mesure est insuffisante car, reconnaît Ricardo, le progrès technique peut provoquer un chômage technologique et perturber ainsi l'ordre économique naturel.

2 – C'est pourquoi le moyen le plus efficace dans l'esprit de Ricardo est le recours à l'importation de denrées agricoles de pays disposant de terres de meilleure qualité (Irlande, U.S.A.,...). Il suffirait pour cela d'abolir les lois prohibant l'importation des blés (les Corn Laws) votées en Grande-Bretagne afin de préserver les revenus des propriétaires fonciers.

La chute du prix du blé – consécutive à son importation – aura pour effet de faire baisser le taux de profits sur les terres marginales, et les rentes foncières sur les terres de meilleure qualité. Une pareille situation détermine alors une reconversion du capital engagé sur les terres agricoles marginales en activités industrielles, rétablissant ainsi un taux de profit "normal" dans l'agriculture.

Notons que les Corn Laws, votées en 1660 et renouvelées constamment depuis, ont été abrogées définitivement en 1846, consacrant ainsi la victoire de "l'Anti-corn law league" dont Ricardo était le plus fervent adepte. C'est le signe d'une reconnaissance – bien que tardive – de la justesse des thèses développées par lui sur les liaisons agriculture-industrie et l'accumulation du capital social.

Pourtant, ces analyses se heurtent à de sérieuses difficultés théoriques et marquent des limites qui réduisent considérablement les prétentions du système ricardien à s'imposer comme système cohérent et achevé.

### **Section III : Les limites du système ricardien**

La thèse de Ricardo sur le rôle de l'agriculture dans l'accumulation du capital social, est entièrement inscrite dans une oeuvre datant de 1815 : "L'essai sur les profits"[\[10\]](#). Or, dans cet Essai, il n'est fait que très incidemment référence à la valeur d'échange (au prix) des marchandises. Cette question, pourtant au coeur du développement capitaliste, a été évacuée du champ de l'analyse grâce à l'adoption par Ricardo de l'hypothèse d'homogénéité physique du capital et du produit dans la branche agricole[\[11\]](#).

Cette hypothèse, indispensable à la cohérence du raisonnement, n'est cependant pas réaliste ; il est difficile d'admettre que le capital avancé dans l'agriculture se limite au blé : non seulement des biens de production divers (outillages, machines, bâtiments,...) sont

indispensables à la mise en oeuvre du procès de travail agricole, mais en plus les biens-salaires se composent d'autres produits que le blé. Ce point a été justement relevé par Malthus dans une lettre à Ricardo :

"Dans la production, en aucun cas le produit n'a la même nature que le capital avancé. Par conséquent, nous ne pouvons jamais nous référer correctement à la notion d'un taux physique de production"[\[12\]](#).

Quelles peuvent être les implications théoriques dans le cas où l'hypothèse fondamentale est supprimée ?

La théorie de la valeur-travail permet d'exprimer le taux de profit pour n'importe quelle branche selon la formule suivante :

$$r = \frac{\text{Quantité de travail incorporé dans le produit}}{\text{Quantité de travail incorporé dans le capital}} - 1 \quad \text{[13]}$$

Le taux de profit dans l'agriculture est déterminé de la même manière que dans les autres branches : les conditions de production ont perdu leur rôle central dans la détermination du taux général de profit.

Au cours de la 2ème phase de développement, la mise en culture des terres B entraînera un accroissement de la quantité de travail nécessaire à la production du blé sur ces terres, et donc un accroissement de son prix relatif. Comme une même marchandise ne peut avoir deux prix différents, le prix du blé sur les terres A doit augmenter aussi (selon le principe qui veut que le prix d'une marchandise quelconque s'alignera sur le coût de revient de l'entreprise produisant dans les plus mauvaises conditions). Le taux de profit réalisé en B va s'imposer aux fermiers des terres A par le jeu de la concurrence. Une rente positive se forme alors sur ces terres.[\[14\]](#)

Mais on ne peut, à partir de cette 2ème version de la théorie de la rente, saisir l'influence du taux de profit ainsi formé dans l'agriculture, sur le taux de profit industriel. Un taux général de profit se forme, mais les mécanismes qui président à sa formation deviennent inintelligibles. La relation agriculture-industrie dans ses rapports à l'accumulation du capital est indéterminée.

Une 2ème série de difficultés provient de la détermination de l'agriculture dans le système ricardien. Celui-ci définit une relation univoque, une détermination à sens unique de l'industrie par l'agriculture. Mais qu'est-ce qui fonde ce dernier secteur ? Ricardo recourt, en guise de réponse, à la notion de difficulté naturelle de production, c'est-à-dire à la Nature.

Aussi bien, Ricardo situe la détermination de la production agricole en dehors du système économique qu'il a élaboré. Il fait ainsi d'un phénomène exogène, donc non expliqué, l'explication centrale de son système. L'agriculture échappe de cette façon à toute détermination économique.

Cette attitude est à rechercher dans les pressupposés idéologiques de l'auteur. En effet, Ricardo n'a pas échappé à la croyance, alors très répandue en Europe Occidentale, en un ordre naturel, divin, transcendant la volonté humaine. En appliquant ce postulat à l'économie (à la suite de F. Quesnay, A. Smith,...), l'auteur conforte une conception selon laquelle l'ordre économique serait régi par des lois économiques naturelles et immuables. (Par exemple, la loi des rendements décroissants est une loi naturelle agissant indépendamment de l'intervention des hommes). C'est pourquoi les limites objectives du système économique, révélées par Ricardo (et l'économie politique classique) ne sont pas perçues comme "des limites sociales, liées à un mode historique de production. Car ce serait admettre la disparition possible de ce mode de production. Ils cherchent donc ces limites dans la nature : ce n'est pas le capitalisme qui est condamné, mais l'accumulation en général" [15].

Enfin, nous avons vu que seule la rente différentielle est envisagée par Ricardo, précisément parce qu'elle est l'expression d'une loi économique naturelle (et qu'elle suffit à l'auteur pour justifier théoriquement ses prises de position idéologiques et politiques). Se trouvent ainsi évacuées du champ de l'analyse les formes de rente liées aux conditions sociales d'appropriation du sol, c'est-à-dire aux rapports de force dans la société. De ce fait, la problématique ricardienne est incapable de rendre compte, en un système conceptuel unique, de toutes les manifestations concrètes de la rente.

## Notes

---

[\*] Maître-assistant à l'Institut des Sciences Economiques d'Alger. Chercheur au C.R.E.A.D.

[1] C. Benetti : "Valeur et Répartition" – PUG – 1974.

[2] Piero Sraffa : "Introduction aux oeuvres et à la correspondance de D. Ricardo" in "Ecrit d'Economie politique" – Ed. Economica – Paris – 1975 – p. 88.

[3] Il faut noter à ce niveau que :

1 - Dire qu'il s'agit là d'une rente foncière différentielle, c'est affirmer que les conditions de sa formation sont indépendantes de la propriété privée du sol. La rente foncière différentielle est la seule forme de rente que Ricardo conçoit ; Elle est pour lui l'expression d'une loi économique naturelle, c'est-à-dire indépendante des conditions sociales d'appropriation des terres.

2 - Ricardo démontre ici la formation de rente sur la terre A. indépendamment du prix relatif du blé sur cette terre. Tout son raisonnement se fait à ce niveau en termes de grandeurs physiques, donc abstraction faite des valeurs d'échange. Nous reviendrons sur ce point.

3 - On voit que, comme l'écrit C. Benetti, "Ce n'est pas parce que la rente foncière se forme sur la terre A que le taux de profit agricole (et général) baisse, mais c'est par

suite de la baisse du taux de profit agricole due à la mise en culture de la terre B qu'une rente positive se forme sur la terre A" (op. cit - p. 12).

**[4]** D. Ricardo : "Principes... Calman Levy – p. 95.

**[5]** Ricardo va plus loin qu'Adam Smith : "non seulement les propriétaires fonciers récoltent là où ils n'ont pas semé", mais en plus, le revenu qu'ils perçoivent contrarie l'évolution en progrès de l'économie et de la société.

**[6]** Ces idées sont développées dans "la richesse des Nations".

**[7]** A. Smith : Richesse des Nations.

**[8]** G. D. De Bernis : "Cours de fluctuations et croissance". 1969-70 – Alger – p. 65.

**[9]** A. Smith – op. cit – p. 51.

**[10]** "An Essay on the Influence of a low price of corn on the profits of stocks" (1815) in "the Works and Correspondance of David Ricardo" (Sraffa ed.) - Vol. IV - Cambridge University press – 1966.

**[11]** La question des prix est mentionnée pour la 1ère fois par D. Ricardo dans une lettre du 30/12/1815 adressée à J. S. Mill : "Je sais, écrit-il que bientôt le mot prix m'empêchera de progresser".

**[12]** Cité par J. Cartelier : "Surproduit et Reproduction". PUG – 197 – p. 182.

**[13]** Voir C. Benetti – op. cit – p. 17.

**[14]** Cette 2ème version de la rente – qui introduit la théorie de la valeur-travail – est exposée par Ricardo dans ses "Principes de l'Economie politique et l'impôt".

**[15]** Michèle Bertrand : "Histoire et théories économiques" - Ed. Sociales - Collection "Problèmes" – 1978 – p. 18.